

FAUX.—FAUCILLES.

Par suite du développement que l'agriculture prend de jour en jour, de la rareté des bras, et de la nécessité d'opérer plus activement et plus économiquement, les cultivateurs reconnaissent que la faux et la faucille sont devenues insuffisantes et doivent céder la place aux machines plus puissantes qui activent le travail et l'exécutent plus économiquement. Cependant nous ne pouvons inférer de là que les nouvelles machines feront disparaître ces modestes et utiles instruments; on se servira toujours dans la petite culture de la faux et de la faucille, et même dans la grande culture on aura toujours des produits pour la récolte desquels il faudra indispensablement se servir de la faux.

Il n'est donc pas indispensable d'entrer dans quelques détails sur la valeur de ces instruments.

Quoique le choix d'une bonne faux soit difficile, il y a cependant des données générales qui, si elles ne servent pas toujours à distinguer avec certitude les bonnes, peuvent au moins empêcher d'en acheter une mauvaise. Il faut donc, lorsqu'on achète une faux l'essayer. Une bonne faux doit, lorsqu'on la frappe avec un corps dur, en étant suspendue par le talon, rendre un son clair et uniforme; le tranchant doit être d'égale épaisseur et dureté sur toute la longueur de la lame; on s'assure de l'uniformité de la trempé, en promenant un morceau d'acier sur le tranchant.

La couleur de la lame et son poli sont des indices qu'on ne doit pas négliger; les couleurs jaune, rouge, gorge de pigeon, violet, bleu foncé, indiquent la dureté; le bleu clair et le gris cendré indiquent l'élasticité. Lorsque le tranchant de la faux est trop dur, elle s'ébrèche facilement; trop tendre elle s'use trop vite et nécessite un fréquent aiguisage; l'essentiel, c'est d'arriver à un taillant uniformément fin et doux.

Il n'est pas d'outil qui demande autant d'entretien et de soins pour faire un travail convenable; ainsi entre le travail opéré par une bonne ou une mauvaise faux il peut y avoir non-seulement une différence de 100 à 200 livres par arpent, mais encore avec une mauvaise faux l'ouvrier travaille moins vite et fatigue beaucoup plus. Les faucheurs savent très-bien apprécier cette différence, et lorsqu'ils ont une bonne faux, ils la conservent précieusement et ne l'emploient que là où ils ne courent pas risque de rencontrer des pierres.

L'entretien du taillant de la faux est une chose essentielle. On dit avec raison dans les campagnes qu'un bon affût fait la moitié de la besogne; aussi l'ouvrier faucheur aiguisé-t-il fréquemment sa faux, et la bat-il au moins deux fois par jour.

Le battage de la faux exige non-seulement une bonne enlume et un marteau, mais encore une certaine adresse, sinon l'ouvrier perd beaucoup de temps, et court le risque de la détendre, de l'étoiler ou de la déformer, et une fois détendue, il n'est plus possible de la faire revenir.

Pour couper les herbes fortes, les foins durs, les prairies artificielles, le tranchant doit être court; on le fait long pour les herbes fines ou courtes.

La faucille est l'instrument primitif qui tend à disparaître chaque jour pour la moisson des céréales; elle n'a d'autres avantages que de pouvoir être mise dans les mains des femmes, des enfants et des vieillards, de permettre de mieux aligner les javelles et de laisser moins d'épis dans le pied; mais ce dernier avantage n'existe même plus depuis qu'on se sert de ma-

chines à battre.

(A suivre.)

Ecole d'agriculture de l'Assomption.

Nous accusons avec reconnaissance réception du dernier rapport de l'Ecole d'agriculture de l'Assomption pour 1876-77 présenté à M. J. M. Browning, président du Conseil d'agriculture de la province de Québec, par le Révd. M. Joseph Gaudet, directeur de cette institution agricole.

Le nombre des élèves qui ont fréquenté cette institution pendant cette année a été de douze, parmi lesquels trois ont terminé leurs cours.

Ce rapport contient plusieurs suggestions importantes qui, nous n'en doutons pas, recevront toute l'attention qu'elles méritent de la part des membres du Conseil d'Agriculture.

Nous croyons devoir publier ici la dernière partie de ce rapport, sous le titre: "Considérations générales."

"Notre école, Mr le Président, vient d'accomplir ses dix années d'existence. Pendant cette première décennie, il a été fait beaucoup de choses, comme on peut s'en convaincre par la lecture des rapports annuels que notre institution a dressés depuis sa fondation, une maison d'école du coût de \$3150, des bâtisses de ferme du coût de \$3,150 ont été construites. Des travaux d'assainissement sur la ferme, des plantations d'arbres assez considérables ont été exécutés. Il a été aussi acheté pour au-delà de \$600, d'animaux améliorateurs; on a dépensé plusieurs centaines de piastres pour des instruments perfectionnés. L'état de la ferme en général a été sensiblement amélioré par une culture enrichissante.

"Si, malgré ces travaux et ce progrès, il reste encore beaucoup à faire pour satisfaire aux exigences d'un certain public et pour mettre notre institution sur un pied tel qu'elle puisse faire honneur au pays et contribuer plus puissamment à développer ses ressources agricoles, c'est peut-être parce que tout ce qui a été fait depuis dix ans avec de faibles moyens aurait dû être accompli avant l'ouverture de l'école, et qu'on ne songe pas assez à en tenir compte. Cependant, Mr le Président, ces faits doivent vous prouver que nous n'avons pas toujours marché à reculons, si l'on veut bien considérer surtout, que nous avons eu à vaincre beaucoup de difficultés et d'embarras, sans compter des pertes de plusieurs centaines de piastres qu'il nous a fallu subir à cause, peut-être, de notre grand désir de faire progresser notre institution et l'agriculture canadienne. Nous avons commencé *ab ovo* et nos commencements ont été des plus modestes. Plusieurs des premiers élèves de notre humble école ont été à même de voir son avancement et d'y puiser un véritable enseignement pratique. Mais permettez moi de vous déclarer qu'il est très-difficile de maintenir sur un bon pied, avec un enseignement théorique et pratique complet, une école d'agriculture, avec les minces ressources mises à notre disposition. Il faudrait au moins \$500 de plus pour mettre notre école sur un pied digne de la Province et du Conseil d'Agriculture, et pour y attirer de nombreux élèves.

"Espérons, maintenant que les premiers pas les plus difficiles de l'enfance ont été accomplis, qu'on ne s'arrêtera pas là et que, grâce à la générosité et aux efforts des hommes préposés à la direction et à l'avancement de l'agriculture du pays, les premières années de la seconde décennie de notre école consacrées à l'amélioration de notre sol et de notre bétail, produiront des résultats un peu plus apparents et mériteront du public une attention plus marquée.

"Pendant les dix premières années d'existence qui viennent de s'écouler, notre école a été fréquentée par 88 élèves, soit une moyenne de 17 et trois cinquièmes par cours. Sur ce nombre environ 57 cultivent pour leur compte ou chez eux, soit une proportion de 65 par cent; deux sont gagnés les Etats-Unis où ils sont devenus propriétaires de magnifiques terres dans le Nebraska. Plusieurs ont embrassé un état étranger à l'agriculture dans le but de faire plus rapidement des économies pour se pro-